

Louis Georges Bienvenu

Carnets
1943-1945

Présentation

C'est en Mai 2013 que les deux petits carnets verts présentés ici surgirent pour moi du passé. Mon père Louis Georges Bienvenu, né le 3 février 1927, les avait rédigés du 27 Septembre 1943 au 18 Octobre 1943, puis les avait repris du 1er Janvier 1944 au 19 Février 1945. Peut-être un troisième carnet existe-t-il: pour l'instant il n'a pas été localisé. Ma mère les avait retrouvés quelques semaines auparavant, me dit-elle, dans les affaires de «Georges», mort en Septembre 2007. Très vite, au vu de l'intérêt de leur contenu, nous avons, Annick et moi, pensé au moyen de les partager avec le cercle familial le plus large, et peut-être aussi de les mettre à disposition des historiens travaillant sur la seconde guerre mondiale dans le Lyonnais. C'est ensemble, elle et moi, que nous avons entrepris ce travail.

Matériellement, ces deux carnets ont un même format (12,5 x 19,3 cm) et comptaient à l'origine 60 feuilles chacun. Ils ont tous deux une couverture souple d'un épais papier vert en simili-cuir. Onze feuilles manquent dans le premier carnet, avant le début du texte, soigneusement découpées au ciseau.

Georges y écrivait à la plume, d'une encre bleue sombre. L'écriture est régulière. A partir du 13 Septembre 1944, on note qu'elle s'incline, donnant un effet d'italique. Le plus souvent, cette écriture est parfaitement lisible mais, dans quelques bas de page, certains mots échappent à toute tentative de déchiffrement. Le style est rapide. Pas de grandes phrases: des propositions courtes, articulées entre elles, très souvent, par deux points: le format est plutôt celui d'une prise de notes. L'orthographe est généralement excellente. Son professeur de philosophie rendra hommage à cette qualité en donnant à ses élèves, comme exemple de jugement de vérité la proposition «Bienvenu a le sens de l'orthographe». Celle-ci se relâche toutefois

au cours de l'été 1944, et plus encore pendant les grands froids de janvier 1945, où l'absence de chauffage, parfois de lumière, accompagnent une fatigue manifeste. Georges confond alors fréquemment l'infinitif et le participe passé. Les noms de personnes (camarades de classe, professeurs, personnalités mentionnées à la «T.S.F.») varient eux aussi dans le temps. On verra ainsi apparaître Stalin ou Delattre de Tassini. En revanche, les noms des localités prises par les Russes pendant leur offensive de 1944, entendus à la radio, ont été vérifiés par Georges sur une carte de la Russie et de l'Europe de l'Est. La graphie de ces noms a parfois évolué depuis lors. Après beaucoup d'hésitations, et parce que nous avons pensé qu'elles constituent en elles-mêmes un témoignage de ce temps, nous avons choisi de restituer aussi fidèlement que possible les orthographes parfois variables utilisées par Georges, sans les assortir à chaque fois d'un «*sic*» agaçant.

A partir du 1er janvier 1944, Georges a adopté un dispositif de présentation intangible: divisant chaque page en deux parties égales de 9,65 cms de haut, il s'astreint à n'écrire chaque jour que dans les limites de l'espace étroit ainsi ouvert, utilisé de bord à bord. Parfois une croix encadrée apparaît, après la date, ou après les derniers mots du jour. Deux ou trois fois, c'est un carré noir qui prend la place de la croix. Nous avons choisi de les faire apparaître, bien que nous en ignorions la signification. Ce n'est qu'exceptionnellement que Georges enfreint la contrainte d'espace créée par lui et déborde de la demi-page dédiée aux faits du jour: le 26 mai 1944 (bombardement de Lyon), le 20 Août 1944 (massacre du fort de Saint Genis Laval), le 27 Août 1944 (libération de Saint-Genis), le 14 Octobre 1944 (une séance de cinéma) et le 20 Octobre 1944 (réaction à des incidents entre étudiants-lycéens et les F.T.P.). Dans la plupart de ces cas, il intercale une feuille volante. L'une d'elle au moins a été perdue. Il intercale aussi divers documents: coupures de presse donnant les résultats du baccalauréat 1ère partie, en juin 1944; son emploi du temps scolaire 1944-1945; la lettre du Cardinal Gerlier au commandement militaire allemand de la région de

Lyon après le massacre du 20 Août, recopiée manuellement; une invitation à une conférence de la Société de Géographie de Lyon, donnée par le capitaine Ellison, de l'armée des Etats-Unis, le 25 Novembre 1944.

Les faits relatés se produisent dans un triangle constitué par le centre de Lyon (les Bienvenu habitent le 27 Quai Claude Bernard, et Georges étudie au Lycée Ampère), Anse (dont la famille maternelle de Georges est originaire) et Saint Genis Laval: la famille y dispose d'un «chalet», contigu au fort et proche de «l'Observatoire». Georges y passera plus de trois mois à l'été 1944: il a alors 17 ans, et ses parents craignent à l'évidence qu'il ne soit pris dans une rafle. Une circulation incessante relie ces trois points, et notamment l'appartement du Quai Claude Bernard et le chalet de Saint Genis, Celui-ci a sans doute été détruit depuis. Une photo prise en 1952, et communiquée par mon frère Jean-Jacques, montre une maison modeste, environnée de terrains nus, dominant la colline, et entourée de la barrière «Canard-Volland» de ciment qui fut posée au mois d'août 1944 pour remplacer la haie végétale.

Les personnages principaux sont bien sûr les membres de la cellule familiale:

- le père de Georges: Eugène Bienvenu, né le 7 Novembre 1900 à Lyon, 3ème arrondissement, d'un père maréchal-ferrant. Lui-même fut dessinateur industriel et travaillait, semble-t-il, à cette époque pour une entreprise sous-traitante de Berliet. Il mourra le 23 février 1976 à Caluire. C'était un homme très vif. La tradition orale familiale rapporte que c'est pour éviter d'être frappé par lui que «Georges» apprit la boxe. Les carnets de Georges n'en disent pas un mot, et montrent, nous a-t-il semblé un homme présent et attentif à son fils.
- «Maman» est Mélanie Berthier, seconde épouse d'Eugène. Elle est directrice d'école primaire et d'un «cours complémentaire». Elle est la mère de:
- «Marcelle», demi-soeur de Georges, née le 13 Mai 1930.

La mère de Georges, Clémentine Jeanne Beau, née à Anse le 24 Mai 1905, était morte le 29 Mai 1927, trois mois après l'avoir mis au monde.

Autour de ce noyau familial, et outre Mme Chichoux, femme de ménage, gravitent :

- «Tantine», soeur aînée de Clémentine. Née le 1er décembre 1898, pleine de vitalité, de religiosité et généralement qualifiée «d'excentrique», elle mourut en 1970 des suites d'une hémorragie cérébrale; les Morel (d'Anse et Grenoble) semblent également avoir un lien avec la famille maternelle de Georges.

- «Tante Marie», les Dupeyron, les Mialaret, les Niogret, les Perin, souvent cités, semblent être la famille de Mélanie Berthier. Les Troncy (Georges, Marcelle, Christiane) ont laissé davantage de souvenir dans la mémoire familiale, car Marcelle Troncy (née Desrayaud) devint la troisième épouse d'Eugène après le décès, en 1957, de Mélanie Berthier.

Georges ne brosse aucun portrait, pas même celui des jeunes filles, Monique Archinet, Eliane Gauzit, qui le font rêver d'amour. Il dévore des ouvrages de «Psycho» sur la formation de la volonté mais ne caractérise presque jamais les personnages de son entourage. Une seule fois, tout à la joie d'un moment partagé avec son père venu déjeuner avec lui à Saint-Genis, il laisse transparaître la difficulté de ses rapports avec «Maman». Loin de toute démarche introspective, et de façon parfois très répétitive, il se borne à enregistrer chaque jour l'emploi de son temps et les faits saillants relatifs à la famille, avec une constante (et déconcertante) précision chronométrique. On se lasserait, parfois - si, peu à peu, on ne prenait conscience que c'est précisément cette grille routinière de description des menus faits du jour qui permet de mesurer l'importance et l'impact de ce qui se produit lorsque quelque chose se produit. La disparition de son camarade de classe Lehmann (auquel il pense plus tard en jouant au ping pong) en janvier 1944, l'arrestation par la Gestapo du cousin Henri, le bombardement de Lyon, le crime de guerre commis par la Gestapo à Saint-Genis (dont il fut sans doute

l'un des témoins les plus directs), les convulsions de Saint Genis au moment de sa libération sont relatés sans pathos et parfois sans le moindre commentaire.

Mais, au delà de ces moments de traumatisme, d'horreur, et aussi tout simplement de peur avouée (fin août-début septembre 1944), Georges parvient à nommer d'un mot des détails minuscules (et que l'on voit rarement apparaître dans la plupart des récits de ce temps) d'une vie quotidienne intenable. Sans jamais se poser en victime, lui-même ou sa famille, (qui apparaît comme relativement aisée), sans jamais laisser entendre la moindre tonalité plaintive, il parle, comme incidemment, des vitres de l'appartement soufflées par le bombardement en mai 1944, et qu'on tente de remplacer par du papier et des clous de tapissier lorsque l'automne revient. Il parle du froid intense de janvier 1945, se réjouit lorsque la cheminée fonctionne à nouveau et que la température remonte à 15° dans une pièce. Il raconte le cours de Philo sans électricité, où le professeur, M. Bernard, interroge ses élèves dans l'obscurité en attendant le lever du jour. Le proviseur, au printemps 44, contrôlant avec un appareil les casiers des élèves pour vérifier que ne s'y trouvent pas de revolvers. Les biscuits caséinés distribués aux enfants. La mise en place des équipes nationales de secours aux «réfugiés». La quête du pain de juin à septembre 1944. Le goût de la première boîte de viande en conserve américaine distribuée par le maquis. L'incompréhension devant le piétinement des troupes anglo-américaines en Italie. Le premier film des «Frères Marx», et l'impression profonde laissée par les «*Sept Amoureuses*» de Frank Borzage.

Ces pages ont changé l'image que nous nous étions faite de Georges. Nous l'avons découvert plus ouvert, plus sociable que nous ne l'imaginions. Plus tard il s'était replié sur lui-même, adoptant des postures de misanthrope cynique qui parfois nous heurtaient. De Schopenhauer il avait retenu la définition de l'esprit comme puissance de négation: «Der Geist der alles verneint», répétait-il avec délectation, et en allemand. Il avait gardé le goût de cette langue, dont la maîtrise le fera nommer secrétaire du capitaine de son

unité, lorsqu'il fera partie des troupes françaises d'occupation de l'Autriche en 1947. Il contractera là-bas une vilaine pleurésie. Puis, à son retour, la tuberculose, dont il réchappera grâce à l'apparition de la pénicilline. Et c'est du *sanatorium* du Plateau d'Assy qu'il suivra les premiers pas de ses deux premiers enfants: Jean-Jacques (1951) et Gilles (1952), bientôt suivis de Brigitte (1956). Ces pages nous ont rapprochés de lui. Nous avons eu envie de les partager avec tous ceux qui l'ont connu, qui l'ont aimé, ou, comme les plus jeunes de ses petits enfants et arrière petits-enfants, en ont gardé le souvenir. Nous leur dédions ce travail, et tout spécialement à Jeanette, sa femme, à Colette, sa belle-soeur, à Yvette.

Gilles Bienvenu.



Georges et Marcelle Bienvenu à Saint Genis Laval, été 1944.



Début du premier carnet

L'évènement dans la famille
le plus important de la journée.

Lundi 27 Septembre 1943.

Georges Dupeyron arrive de Paris et ramène de chez ses parents les deux enfants: Jean-Pierre et Robert. Renée est très heureuse: enfin elle a les deux enfants pour elle et pourra les élever ensemble! C'est la première fois que Marcelle et moi, nous voyons Robert Dupeyron.

Mardi 28 Septembre 1943.

Après souper, le soir, nous allons boire le café chez les Dupeyron, 63 rue Chevreul. A 23h, Henri Perrin revient avec nous de chez eux. Il vient coucher chez nous, car il ne peut pas aller chez lui. Les allemands le recherchent, comme officier évadé et ayant peut-être des activités gaullistes. Ainsi il est traqué et voyage beaucoup, ne couchant jamais rue d'Essling.

Mercredi 29 Septembre 1943.

Henri qui a couché à la maison, passe la journée avec nous. Ou du moins il prend tous ses repas et recouche encore le soir. Après dîner nous discutons sur mon avenir. Nous en concluons qu'il faut que je passe le baccalauréat mathématiques. Cette conversation va donc me faire changer mes batteries. En effet, je comptais passer celui de philo. Aussi va-t-il falloir que je travaille les maths. Enfin, dans l'après-midi l'accordeur de piano vient ranger le piano. Ce fait marque encore un évènement dans la famille. En effet nous allons reprendre des leçons de piano et voilà bientôt quatre ans que nous n'en jouons plus.

Jeudi 30 Septembre 1943.

Gabriel et Aimée sont descendus de Lompuz. Henri ne fait que son petit-déjeuner du matin à la maison. Comme depuis lundi, je travaille mes études. Je suis heure par heure mon emploi du temps. J'espère ainsi rentrer en bonne forme, lorsque nous rentrerons. Le soir avant souper, je fais le grand essayage de vêtements. On